

Du zoo de Varsovie à l'allée des Justes de Jérusalem

Entre 1940 et 1944, 300 Juifs polonais trouvent refuge au zoo de Varsovie. Ils doivent leur salut à son directeur, Jan Zabinski, ainsi qu'à son épouse, Antonina. L'historienne et amie de la famille Olga Zbonikowska a reconstitué ce chapitre méconnu de la Seconde Guerre mondiale. **PAR NICOLAS MÉRA**

E

n pénétrant dans le parc zoologique qui tapisse la rive droite de la Vistule, au cœur de Varsovie, on peine à imaginer que cet endroit a jamais été silencieux. Ce sont 40 hectares éclaboussés de soleil où s'ébattent des centaines d'espèces, des kangourous aux lions en passant

par les ours polaires, les caïmans et les émeus, le tout dans un tintamarre quotidien hérissé de rires d'enfants. Au sud du domaine, une fois franchis les parterres ciselés d'un jardin à la française, les visiteurs débouchent devant la façade d'une propriété moderniste – la villa Zabinski. C'est ici, dans ce décor en apparence paisible et mondain, que s'est joué le sort de centaines de familles juives traquées par le III^e Reich.

En septembre 1939, les rares animaux du zoo de Varsovie se taisent. Quelques carcasses pourrissent dans leurs enclos. «Les animaux susceptibles de représenter une menace ont dû être abattus par l'armée, explique Olga Zbonikowska. Certains ont même été mangés par les habitants.» Un voile est tombé sur la ville. Cela fait maintenant plusieurs jours que les stukas sifflent dans le ciel couvert: le Reich a envahi la Pologne le 1^{er} sep-

tembre et l'ogre soviétique, cosignataire d'un pacte de non-agression, est passé à l'offensive le 17. Prise en sandwich dans un couloir de feu, la capitale essuie les raids meurtriers de la Luftwaffe. Un dixième de la ville a été réduit en cendres. Balayant les décombres, les habitants médusés assistent à un drôle de spectacle: une autruche, imperméable au désastre ambiant, se promène à pas de loup dans le champ de ruines... Grâce à une grille tordue ou un mur éboulé, l'ancienne résidente du zoo a pris la poudre d'escampette! Ses congénères, quant à eux, ont été évacués en vitesse vers Berlin, au grand regret de Jan Zabinski, qui dirige l'établissement depuis maintenant dix ans.

Levant les yeux vers un ciel crépusculaire, le quadragénaire soupire. Avant-guerre, son parc ne désemplissait pas: les enfants se massaient devant les cages



PAPALAMY/STOCK PHOTO

des gibbons, le bassin aux phoques et – surtout – devant l'enclos de l'éléphante Tuzinka, née en captivité en 1937. Zoologue de formation, Jan a rédigé plusieurs dizaines d'ouvrages sur la biologie et la psychologie animale destinés au grand public.

Une foi chevillée au corps les pousse à la résistance

C'est un homme amène et méticuleux, fils d'un champion d'échecs, qui passe des heures à réorganiser sa collection d'insectes ou à errer dans le parc, distribuant soins et friandises à ses résidents. Tant mieux, se rassurent les autorités d'occupation: il n'a pas l'étoffe d'un saboteur. Preuve en est, le voici nommé, dès septembre 1939, superintendant des parcs municipaux en complément de sa mission de direction du zoo. Certes, Jan doit consentir à quelques concessions

Protecteurs Depuis 1929, le zoologue Jan Zabinski et sa femme dirigent le parc animalier de la capitale polonaise. L'établissement ferme ses portes dès le début de la guerre en 1939, puis devient un havre de paix transformé en un improbable refuge.

– les nazis exigent notamment de lui qu'il élève des renards, dont ils convoitent la fourrure pour leurs uniformes... Mais ce poste à responsabilités lui permet d'éloigner sa femme, Antonina, et leur jeune fils Ryszard des privations avec lesquelles nombre de Varsoviens doivent composer en cette période troublée.

Ailleurs dans la ville, la situation paraît bien terne. Les ventres sont labourés par la faim; sur les poitrines apparaissent des constellations d'étoiles jaunes. La Pologne, premier domino tombé sur l'échiquier européen du Reich, sert de laboratoire à ses politiques antisémites. À Varsovie est délimité, dès novembre

1940, le plus vaste ghetto de la guerre, ceinturé d'un mur de béton armé haut de trois mètres et couronné de barbelés. À son apogée, il rassemble près d'un demi-million de Juifs, qui se terrent dans des caves en ruine ou des maisons au toit crevé. Ils sont en moyenne neuf par pièce, dévorés vivants par les poux et le typhus, à se partager de maigres rations; soupe de gruau, miche de pain sec, potage clair et de navets et de pommes de terre. Quand ils ne meurent pas de faim ou sous les balles de leurs geôliers, qui font taire la moindre protestation à coups de pistolet, les habitants du ghetto sont promis à une éventuelle «migration vers l'est» dont ils ignorent en réalité la funeste destination – le camp de la mort de Treblinka, dissimulé dans un bois à 100 kilomètres de là. Bientôt, les rumeurs fantômes anéantiront leurs illusions: entre 700 000 et 900 000 ...

... déportés ne reviendront pas des chambres à gaz. Que faire ?

Les Zabinski ont été élevés dans la foi chrétienne et sont imprégnés par leur éducation de valeurs progressistes. Nombre de leurs amis figurent parmi les infortunés qui portent l'étoile honnie. À leurs yeux, même l'inaction a valeur de complicité avec le régime... Il faut donc agir, coûte que coûte. Grâce à son laissez-passer, Jan peut désormais aller et venir dans le ghetto de Varsovie, comme il l'entend. Prétextant inspecter la végétation qui pousse tristement entre ses murs huileux ou collecter des déchets pour nourrir son élevage de cochons, il cherche en réalité des familles à qui offrir son aide. Une fois le contact établi, il se charge de les évacuer jusqu'au parc dont il a la charge, fermé aux visiteurs depuis octobre 1939, en attendant de pouvoir les faire passer en zone «aryenne».

Le manège opéré par le couple Zabinski va durer trois ans. À partir de l'automne 1940, ils vont recueillir au zoo ainsi que dans la villa attenante plusieurs centaines de Juifs promis à une mort certaine. Étant donné que la plupart des animaux ont été démenagés – ironie de l'histoire, l'éléphante Tuzinka, rapatriée à Berlin, y mourra en 1944 sous les bombes alliées –, certains fuyards sont logés dans les cages désertes.

Des caches et du Offenbach

Personne ne songerait à vérifier la présence d'intrus dans un endroit pareil ! «Les portes et les fenêtres de la résidence des Zabinski étaient toujours ostensiblement ouvertes, afin que personne ne suspecte quoi que ce soit d'illégal», sourit Olga Zbonikowska. La prudence reste toutefois de mise : un tunnel secret relie la cave de la villa, où plusieurs dizaines de réfugiés se cachent, à l'extérieur du domaine. En cas de descente inopinée, Antonina s'assoit au piano et joue un air d'Offenbach extrait de *La Belle Hélène*, alertant les clandestins. Ceux-ci se dissimulent aussitôt dans un placard ou une pièce secrète, une main plaquée sur la bouche. Pas plus de 30 personnes à la fois n'élisent domicile au domaine, mais cela est suffisant pour piquer les suspi-

“Jan et Antonina Zabinski, conscients des risques, se promènent en tout lieu avec une capsule de cyanure”

cions, surtout en ces temps propices à la dénonciation... Aussi, même lorsqu'ils ne traitent pas directement avec l'occupant, les Zabinski redoublent de prudence. Quand on s'émue des quantités affolantes de nourriture qu'ils consomment, ils rétorquent qu'il s'agit de denrées destinées à leur ménagerie. «Antonina était pleine de ressources, souligne l'historienne. Elle cultivait des légumes près de la villa et, comme la plupart des habitants, se procurait de la nourriture

au marché noir. Chaque année, pour le réveillon du Nouvel An, les soldats allemands abattaient les oiseaux qui survolaient le domaine. Antonina récupérait les carcasses et les cuisinait.» Les époux vont jusqu'à renommer certains de leurs «invités» par des noms d'espèces afin de ne pas éveiller les soupçons, ordonnant par exemple à leur fils Ryszard de nourrir les «lions» ou les «écureuils» lorsqu'ils se trouvent en suspecte compagnie...

Jan et Antonina Zabinski sont bien conscients des risques encourus. Ils ont même pris l'habitude de se promener en tout lieu avec une capsule de cyanure. Une précaution inutile, selon Olga Zbonikowska : «Les Allemands n'ont jamais soupçonné les Zabinski d'avoir joué un rôle dans la résistance, assure-t-elle. Il est possible que Jan, qui était bien connu dans les cercles scientifiques allemands, ait pu bénéficier d'un certain respect.» Du reste, l'agitation de la ville, constamment secouée d'explosions et de fusillades, contribue à couvrir leurs traces.



Extermination À partir de 1942, la destination des Juifs du ghetto ne fait plus de doute : Treblinka, camp dans lequel mourront entre 700 000 et 900 000 détenus.



Sas Les Zabinski aménagent une cache souterraine dans leur villa de fonction nichée au cœur du zoo et fournissent de faux papiers à leurs collègues et amis pourchassés.

En janvier 1943, le ghetto de Varsovie implose. Les insurgés ont réussi à y introduire des armes à feu et des cocktails Molotov au nez et à la barbe des sentinelles, et une féroce guérilla urbaine s'engage contre l'occupant. S'ensuivent des répressions massives tandis que, sur les quais de l'Umschlagplatz, les convois de la mort continuent de purger la capitale de ses éléments «indésirables». Le spectre de la défaite du Reich prend chaque jour plus d'épaisseur, accélérant les rouages de la machine de mort nazie.

Une tardive reconnaissance

L'été suivant, en 1944, c'est toute la ville qui se soulève sous l'impulsion des mouvements de résistance polonais, indéniablement parmi les plus actifs de la guerre. À l'est, l'Armée rouge, qui a retourné sa veste depuis son pacte avec l'Allemagne, stoppe ses troupes pour laisser les insurgés se sacrifier dans les ruines de Varsovie. Jan Zabinski est de ceux-là. Il a pris les armes au sein de l'Armia Krajowa, la plus grosse force de résistance du pays, responsable de nombreux sabotages et rapports de renseignement qui seront bien utiles aux Alliés. Pendant les affrontements, le zoologue reçoit une balle dans le cou mais, contrairement à 16 000 de ses compagnons d'armes, il survit à ses blessures en se précipitant dans un hôpital. Jan sera ensuite déporté dans un camp de prisonniers et, après sa libération en 1945, retournera vivre auprès d'Anto-

nina, restée s'occuper des derniers résidents du zoo. Aucun ne se vantera de ses actions en temps de guerre, à la fois par souci d'humilité et pour ne pas éveiller les soupçons en cette époque d'allégeances troubles. «Durant la période d'occupation soviétique, les anciens membres de l'Armia Krajowa étaient persécutés, grince Olga Zbonikowska. Ce fut le sort de milliers de personnes. Jan et Antonina sont décédés au milieu des années 1970, juste après la promulgation de politiques antisémites par le gouvernement communiste en connexion avec la guerre des Six-Jours.»

Reconnus comme Justes parmi les Nations par le mémorial Yad Vashem de Jérusalem en 1965, les Zabinski ne seront honorés par le gouvernement polonais qu'en 2008. «En Pologne, leur histoire est restée lettre morte pendant des dizaines d'années. Les gens ne voyaient en Jan qu'un auteur de livres animaliers.» Mais la publication de l'ou-

vrage à succès de Diane Ackerman, *The Zookeeper's Wife* (2007), puis la réalisation du long-métrage éponyme permettront aux gardiens du zoo de Varsovie de se frayer un chemin jusqu'aux livres d'histoire. «Aujourd'hui, les enfants en parlent dans les écoles», se réjouit Olga Zbonikowska, qui a travaillé vingt ans au musée qui les honore. Malgré tout, il pèse toujours dans les caves de la villa Zabinski comme une atmosphère de secret. À quelques mètres sous la surface du jardin zoologique, les murs épais étouffent le piaaillement des animaux. Les voix résonnent sur la brique nue. On y a fait graver les noms des hommes, des femmes et des enfants secourus par le couple. Ils sont près de 300. **■**

L'auteur. Journaliste et écrivain, Nicolas Méra est l'auteur de plusieurs livres, dont *Petit Dictionnaire des sales boulots* (Vendémiaire, 2022) et *Les Hasards qui ont fait l'histoire* (Jourdan, 2020).

Varsovie, «ville allemande»

Détruite à 90 % par plusieurs années consécutives de bombardements et d'affrontements urbains, Varsovie n'est plus, au terme de la guerre, qu'un amas de gravats et de poussières. Les autorités nazies envisagent depuis l'été 1939 de raser la capitale polonaise pour la transformer en ville modèle allemande : préparé en secret par

un des architectes du Reich, le plan Pabst prévoyait de démanteler la ville, d'exterminer ses habitants (à l'exception de quelques milliers de Polonais, réduits en esclavage dans un camp de travail situé sur la rive orientale de la Vistule) et d'y implanter une colonie de 130 000 Allemands «purs» pour préparer l'avènement du «Reich millénaire». N. M.